

Laboratoires, quelle clinique ?

Comment parler de clinique dans l'École¹ ? Ne peut-on parler clinique dans une école qu'en se référant à des récits ou même à des compte-rendus de cas, ne peut-on prendre appui que sur des vignettes cliniques ou sur des exposés en colloque ? Les aliénistes du 19^e siècle² avaient recours à une « clinique du regard », riche d'enseignement ; ainsi à lire et relire Leuret³, se dévoilent au regard non seulement une clinique « vue » dans ses manifestations pathologiques, mais une véritable conduite du traitement, tout en négociations avec le délire des grands persécutés, recourant au transfert comme à la suggestion, jusqu'à compter sur une guérison.

À l'inverse de cette clinique du regard, ne pourrions-nous envisager une clinique de la voix, qui permettrait d'inclure, dans cette clinique, le psychanalyste lui-même ? Car si l'on ne peut voir son propre regard, l'on entend sa propre voix comme du dehors. La voix n'est-elle pas présence ? Pour parler de clinique dans une école, c'est la pratique des psychanalystes qui serait ainsi interrogée par le biais d'une clinique de la voix (de la *présence*, dont parle Lacan dans le séminaire XI). Si la présence de l'analyste se fait voix pour la pensée, on peut se demander comment, à partir de l'association libre, la pensée opère-t-elle en analyse. Ne touche-t-on pas là à un mystère ? L'invention d'un dispositif nommé *laboratoire* devrait nous permettre d'interroger notre pratique ; ce laboratoire est un lieu fermé une fois constitué (pas moins de dix, pas plus que treize), à durée limitée (deux ans), avec deux responsables, et, outre la nécessaire règle de confidentialité, une règle qui en assure le fonctionnement (chaque analyste qui s'y inscrit participe à chaque séance, s'engageant à écouter les autres et à s'exposer à son tour). Un thème proposé au départ de chaque labo permet d'orienter le travail.

Une telle perspective ne s'ouvre pas seulement sur une clinique du transfert, qui tenterait de saisir le point où est mis l'analyste à chaque moment de la cure, mais sur une clinique qui tenterait de saisir la façon dont chacun se débrouille avec le cas dont il s'occupe. De la saisir et de l'interroger dans ce que cela présente, chaque fois, de hasardeux. Ne s'agit-il pas ainsi d'interroger non seulement le choix du cas que l'on expose, mais aussi le choix (ou le hasard) qui préside à telle ou telle façon de faire devant ce qui s'y présente ? Ce

¹ C'est sur cette question que nous nous sommes mis, à quelques-uns, à réfléchir, en 2006-007, à partir de la sollicitation de la présidente qui se faisait l'écho d'une demande insistante dans l'École.

² Voir Juan Rigoli, *Lire le délire*, Paris, Fayard, 2001.

³ François Leuret, *Traitement moral de la folie*, Paris, chez J.-B. Baillière, 1840.

questionnement nous force à remettre en jeu, chaque fois, le joint de la pratique à la théorie. Pour reprendre l'expression de Milner, il s'agit d'une « rencontre contingente » dont la forme implique « du représentable, soit de l'I, du nom, c'est-à-dire du S, et qui touche au réel⁴ ». Cette rencontre, ajoute Milner, on peut l'appeler nomination réelle, mais on peut aussi l'appeler le *cas*, « où se recouvrent la perception de propriétés réalistes — éventuellement cliniques —, un nom propre et le réel d'une position subjective ».

Dans ce que nous nous sommes donné pour tâche d'interroger, et qui est plutôt de l'ordre de la pratique de l'analyste que d'une clinique proprement dite, le cas, tel que Milner en parle, se définirait par la rencontre d'un nom propre, celui de l'analyste, de l'imaginaire des particularités cliniques de l'analysant, et du réel des positions subjectives mises en jeu dans la cure. C'est après-coup que nous est revenue la phrase de Lacan dans l'« Ouverture à la section clinique » en janvier 1977 : « la clinique psychanalytique, ça consiste à interroger la pratique des analystes dans ce qu'elle a de hasardeux, qui justifie Freud d'avoir existé⁵. »

Un peu plus haut dans le texte, Lacan parle du champ de la jouissance de l'Autre (J \bar{A}). Ce champ de la J \bar{A} est délimité par R et I dans la mise à plat du nœud borroméen à trois, de même que celui du sens l'est par S et I, et celui de la jouissance phallique par R et S. Il est extrêmement frappant qu'à propos de clinique et de pratique, Lacan s'intéresse exclusivement au champ R-I (et non à celui de S-I, champ de l'interprétation et de l'équivoque signifiante) et à la béance de cette jouissance de l'Autre — inexistante du fait que l'Autre est barré. On pourrait supposer que Lacan pense alors à la psychose (dans la paranoïa comme dans la névrose, le signifiant représente un sujet pour un autre signifiant, dira-t-il dans le même texte), et faire l'hypothèse que c'est dans ce champ que reparait le forçlo des voix et des hallucinations, donnant alors une certaine forme d'existence à cette jouissance de l'Autre dont le sujet psychotique se fait l'objet (écouté, regardé, su, pensé par l'Autre, par un Autre réel qui jouit ainsi de lui, de son corps).

Or ce n'est pas seulement la psychose que vise Lacan, mais la pratique analytique ; le champ désigné sous le nom de J \bar{A} , est certes à représenter pour ce qu'elle est, cette jouissance, c'est-à-dire pour inexistante. Mais Lacan ajoute que ce qu'il faudrait, c'est donner corps à cette J \bar{A} absente, et faire un petit schéma où l'imaginaire serait en continuité avec le réel ; ce petit schéma, il va effectivement le faire dans les séances de son séminaire qui suivent l'« Ouverture », en janvier et février 1977, pour expliquer Freud, précise-t-il.

Nous pouvons alors nous demander si la pratique analytique consisterait à incarner la béance entre imaginaire et réel, à l'incarner au lieu de simplement la représenter ? Est-ce cela qui expliquerait Freud ?

⁴ J.-C. Milner, *Les noms indistincts*, Paris, Seuil, 1983.

⁵ J. Lacan, « Ouverture à la section clinique », *Ornicar ?* n° 9, 1977, p. 7.

Précisons d'abord que Lacan part, pour faire son petit schéma, du nœud à quatre⁶ dont il laisse de côté le couple S-Sigma, pour ne s'intéresser qu'au couple R-I, où le réel est tout spécialement suspendu à l'imaginaire (au corps) ; cet accrochage est déjà une sorte de mise en continuité de ce qui se passe en réalité, puisque les corps I ne sont produits que comme appendices de la vie R ; là-dessus Freud aura spéculé sous le nom de germen. « L'imaginaire fait évidemment partie du réel, le fait qu'il y ait des corps fait partie du réel. Sur le fait qu'il y a de la vie, nous pouvons éperdument cogiter et même élucubrer — ce n'est pas plus mauvais qu'autre chose, l'ADN et sa double hélice — il n'en reste pas moins que c'est à partir de là qu'est concevable qu'il y ait des corps qui se reproduisent. Les corps, ça fait donc partie du réel⁷. »

Dans cette mise en continuité de l'imaginaire et du réel, dépliée dans le schéma, on ne sait pas très bien où s'arrête l'un et où commence l'autre ; on sait juste que ça vient refermer la béance du champ qu'ils délimitaient, la refermer en lui donnant consistance. Dans une analyse, on devrait arriver à distinguer cette béance entre I et R, entre le réel du tissu et sa représentativité. On devrait pouvoir distinguer la béance entre le réel et le fantasme (s'agit-il du fantasme du réel, ou de l'écran du réel dans le fantasme ?), on devrait pouvoir vaincre l'inhibition qui s'y loge⁸, l'inhibition à imaginer le réel. Distinguer cette béance est lui donner existence ; incarner dans la cure cette fameuse jouissance béante, inexistante, cette JA, pourrait-il permettre d'imaginer le réel de la structure, d'imaginer cette face du réel qui n'est nouée à rien, qui est incohérente, et qui est la structure ? L'imaginer pour un cas ? En d'autres termes, ne construirions-nous pas, dans l'espace psychique de la cure, un imaginaire qui permette en le prolongeant d'accéder à ce réel incohérent ? Cela viendrait modifier à la fois l'imaginaire, qui se déploie entre orifice pulsionnel et fantasme, et le réel qui en deviendrait plus visible.

Une fois I et R raboutés ensemble (par la manœuvre de l'analyste, à tel moment de la cure), leur continuité forme un huit (dans le petit schéma de Lacan) qui n'est retenu que par les dessus-dessous de l'anneau de S (le dire de l'analyste) qui y passent, l'empêchant de devenir simple rond de ficelle⁹. « Par

⁶ J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, séminaire inédit, séance du 18 janvier 1977.

⁷ J. Lacan, « Ouverture », *op.cit.*

⁸ J. Lacan, *Le moment de conclure*, séminaire inédit, séance du 8 mai 1978.

⁹ L'épissure R-I retenue par S, c'est le nœud du fantasme (nœud de Whitehead) dont Lacan parle à la fin d'*Encore*. La question de la traversée du fantasme à la fin de la cure, posée dans le séminaire XI, n'est pas abandonnée et se poursuit chez Lacan jusqu'au *Moment de conclure*. Cette question du fantasme est aussi celle du narcissisme, non seulement chez l'analyste (*cf.* l'analyse de caractère), mais dans les groupes. En 1922, Freud dira que la psychanalyse n'a pas trouvé la façon de traiter le caractère dans ce qu'il a de narcissique. (Discussion qui a suivi cet exposé à l'École, le 18 décembre 2011).

rapport à cette réalité du corps qui rêve et qui ne sait faire que ça, par rapport à cette réalité, c'est-à-dire à sa continuité avec le réel, le symbolique est providentiellement la seule chose qui à cette affaire donne son nœud, qui de tout cela fait un nœud bo¹⁰. » En faisant nœud, le dire vient suppléer au rapport qu'il n'y a pas.

Comment tout cela vient-il expliquer Freud, ce Freud dont l'existence est justifiée par le caractère hasardeux de notre pratique ? L'année d'avant, dans son séminaire, Lacan avait parlé de l'épissure S-I, autrement dit de l'interprétation¹¹ ; en parlant en 1977 dans son séminaire¹² de ce que j'appellerai l'épissure R-I, Lacan ne cherche-t-il pas à tenir compte du fameux facteur quantitatif freudien ? Donner corps à la jouissance la plus énigmatique qui soit, celle du corps, du corps comme Autre, cela n'a rien à faire avec le sens. Parce que cette jouissance est à refouler originairement, elle touche au réel.

Mais on peut pousser la question un peu plus loin. On a vu que le raboutage ou mise en continuité I-R est retenu par la corde de S, le dire de l'analyste, retenu de filer en simple rond de ficelle. Or ce huit que retient le rond S est avec lui dans une relation de réversibilité ou d'équivalence¹³ : le huit et le rond, soit ici la JA et S sont équivalents, et équivalence signifie non-rapport. Il n'y a donc pas de rapport sexuel pour les corps parlants, pour ces corps (R-I) parlant (S) de ce qu'ils rêvent. Donc ce petit schéma de Lacan écrit le non-rapport sexuel (entre R-I, le corps vivant, et S, le langage). Cela n'est pas sans rappeler la « Lettre aux Italiens », trois ans plus tôt, où Lacan attendait de l'analyse qu'elle puisse démontrer que ce fameux rapport sexuel ne peut pas s'écrire.

Allons un peu plus loin. La jonction I-R que propose Lacan est antinomique de la rencontre borroméenne : chacun n'est plus seul et noué aux deux autres, mais deux d'entre eux sont raboutés, épissés de telle sorte que

¹⁰ J. Lacan, « Ouverture », *op.cit.*

¹¹ J. Lacan, Le séminaire, livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005, séance du 13 janvier 1976, p. 61.

¹² J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, *op. cit.*

¹³ J. Lacan, *Le sinthome*, *op. cit.*, séance du 17 février 1976. De même, le huit obtenu par ratage du nœud, ratage que vient réparer le sinthome au lieu même de l'erreur, est équivalent du sinthome lui-même qui le retient de se défaire : « Il y a donc strictement *équivalence* » entre le huit issu du ratage du nœud et le rond du sinthome qui le retient ; ils sont réversibles. Et « [...] il n'est pas difficile de suggérer que quand il y a *équivalence*, c'est bien en cela qu'il n'y a pas de *rapport*. » C'est la question du non-rapport sexuel qui s'écrit ici. « Car il est bien sûr que si nous disons que le *non-rapport* relève de l'équivalence, c'est dans la mesure où il n'y a pas équivalence que se structure le rapport [...] ». Il y a donc à la fois rapport sexuel et pas rapport. Lacan fait allusion ici au ratage du nœud et à sa réparation par le sinthome, qui est « le seul réduit où se supporte ce qu'on appelle chez le parlêtre, chez l'être humain, le *rapport sexuel* ».

chacun soit transformé intimement par l'autre. La jonction I-R, qui certes est équivalente au rond de S tout seul qui l'enlace, est en soi une non équivalence entre I et R, un rapport donc entre I et R tel qu'il peut les transformer l'un en l'autre et réciproquement, voire engendrer l'un à partir de l'autre. Il y a donc à la fois non rapport (entre I-R et S) et rapport (I-R). Non-rapport entre le corps vivant qui rêve I-R et le langage S, non-rapport entre la J \bar{A} hors-langage, incarnée par la jonction I-R, et le signifiant S. Pas de rapport sexuel autre que l'inceste avec la mère¹⁴, figuré par la jonction ou rapport I-R. C'est cette jonction entre corps et J \bar{A} qui est à refouler originairement.

La rencontre borroméenne est contingente. Ce n'est que lorsque le nœud se défait, lorsque de s'écrire, il cesse, qu'on peut savoir de quoi le nœud était fait. Rappelez vous le caractère hasardeux de notre pratique, sans doute pas assez interrogé ; dans ce lieu I du labo, noué au réel R de la pratique de chacun, pas sans la corde S de l'École qui le retient de filer en floche, c'est la contingence (autre nom du hasard) du *cas* de ce nœud que nous pouvons interroger. Cette rencontre contingente, dit encore Milner, « on l'appellera enfin la vérité pour peu qu'on vise l'effet qui suit d'un énoncé dans l'instant qu'il touche juste. » En cet instant, qui est coupure du nœud, on va pouvoir, du fait qu'il fut coupure, imaginer le réel du nouage. Imaginer le réel nous confronte à cette distance entre I et R, où nous avons à distinguer la présence de l'analyste, imaginaire ou réelle, imaginaire et réelle, en tous les cas sexuée.

¹⁴ J. Lacan, *L'insu...*, *op. cit.*, séance du 18 janvier 1977.